

Les sulpiciens au Canada de 1657 à aujourd'hui

Rolland Litalien, p.s.s.

Number 58, Summer 1999

Présences en Nouvelle-France

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7731ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Litalien, R. (1999). Les sulpiciens au Canada de 1657 à aujourd'hui. *Cap-aux-Diamants*, (58), 14–19.

Les sulpiciens au Canada de 1657 à aujourd'hui

Monsieur Jean-Jacques Olier (1608-1657) fonda la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice pour la formation des futurs prêtres. En mars 1657, quelques semaines avant sa mort, à la suite d'une promesse faite à Maison-neuve et à Jeanne Mance, monsieur Olier envoyait les quatre premiers sulpiciens à Montréal : trois prêtres et un diacre. Portrait à l'huile, 128,2 x 94,3 cm, début XIX^e siècle, conservé au Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal. (Photo A. Kilbertus).

PAR ROLLAND LITALIEN, P.S.S.

Né à Paris, le 20 septembre 1608, Jean-Jacques Olier fit des études d'abord au collège des jésuites de Lyon, où son père avait été nommé intendant du roi, puis à Paris, où il fut reçu maître ès arts et bachelier en théologie, avant d'être ordonné prêtre, le 21 mai 1633.

Sa forte personnalité, son éducation soignée et l'influence de sa famille à la cour lui assuraient alors les honneurs de l'épiscopat. Ce qu'il refusa à plusieurs reprises. Il avait plutôt décidé de se consacrer à la prédication de missions popu-

lares, participant ainsi modestement au renouveau religieux suscité par le concile de Trente.

C'est sous l'impulsion de Vincent de Paul qu'Olier s'était joint à des jeunes prêtres pour aller «missionner» dans les campagnes. Il s'y employa durant sept ans, de 1634 à 1641. Le contexte général en France en était un de profonde ignorance religieuse avec ses suites : tiédeur, indifférence, baisse de la moralité et superstitions. Les missions duraient de quatre à huit semaines. Elles se terminaient toujours par des confessions générales et par la communion. Les paroisses en étaient transformées.

Le problème qui se posait à la fin de ces missions, c'était de laisser les paroisses entre les mains de prêtres très en deçà des attentes. Olier et quelques compagnons en conclurent que, pour réformer l'Église, il fallait mener deux activités complémentaires : les missions et la formation des prêtres. C'est ce qui les amena à instituer, en 1641, un Grand séminaire à Vaugirard, en banlieue de Paris. Ils le transportèrent ensuite au cœur de la capitale, dans la paroisse Saint-Sulpice, la plus peuplée de France (150 000 personnes), dont Olier était devenu le curé, en 1642. D'où le nom de prêtres de Saint-Sulpice ou sulpiciens qui sera donné à ces pasteurs formateurs de prêtres.

«LA FOLLE ENTREPRISE» DE MONTRÉAL

Olier et ses compagnons n'étaient pas préoccupés seulement par les missions internes en France. Ils voulaient aussi participer aux missions lointaines. Ils étaient des lecteurs assidus des *Relations* des jésuites de la Nouvelle-France et ils admiraient beaucoup ces religieux. Cependant, ils étaient convaincus que les prêtres diocésains et les laïcs devaient être également missionnaires. Dès 1635, Olier s'était agrégé à la Compagnie du Saint-Sacrement, formée de prêtres et surtout de laïcs, comme Gaston de Renty et Jérôme le Royer de La Dauversière, qui joueront un grand rôle dans la fondation de la Société Notre-Dame de Montréal, en 1639. Le but totalement missionnaire de cette Société était de coloniser Montréal en vue d'y convertir les Sauvages. Olier en fut un des premiers associés. Deux sulpiciens importants ne tarderont pas à en faire également partie : Alexandre Le Rageois



de Bretonvilliers et Gabriel Thubières de Levy de Queylus. Olier en sera le directeur à partir de 1650. Cette société soutiendra durant plus de vingt ans la «folle entreprise» de Montréal, comme l'ont qualifiée en 1642 les habitants de Québec.

CURÉS, SEIGNEURS ET MISSIONNAIRES EN NOUVELLE-FRANCE

Les jésuites estimaient qu'ils se devaient surtout aux missions auprès des autochtones. Onze d'entre eux avaient cependant assuré avec zèle le ministère à Montréal de 1642 à 1657. Cette colonie française augmentant, le temps vint d'avoir un clergé séculier stable à la tête d'une paroisse avec marguilliers. Paul de Chomedey de Maisonneuve et Jeanne Mance en avaient fait la demande à M. Olier. Celui-ci, peu de temps avant sa mort, désigna quatre sulpiciens qui arrivèrent à Montréal le 12 août 1657 : les prêtres Gabriel Thubières de Levy de Queylus, supérieur, Gabriel Souart et Dominique Galinier, et un diacre, Antoine d'Allet.

Douze ans plus tard, ils étaient dix-sept. Ils auraient pu être dix-neuf, mais deux confrères avaient été tués par les Iroquois en 1661 : Jacques Lemaître et Guillaume Vignal. En 1755, ils atteindront un maximum de 45. En tout, 126 sulpiciens, la plupart fortunés, viendront au Canada pendant le Régime français. Durant cette période, il n'y eut aucun sulpicien d'origine canadienne, sans

doute parce qu'il y avait beaucoup de sulpiciens français disponibles, alors qu'il y avait peu de prêtres séculiers pour le vaste diocèse de Québec. Les prêtres étaient formés au Séminaire de Québec. Les sulpiciens n'avaient pas de responsabilité à cet égard, même si leur maison s'appelait le Séminaire de Saint-Sulpice. Le mot «séminaire» désignait alors une maison d'éducation religieuse. On disait, par exemple, «le séminaire des ursulines».

Ces sulpiciens français consacrèrent le meilleur de leur énergie comme prêtres de paroisses. À part une année où M. de Queylus fut curé à Québec (1657-1658), la région de Montréal fut



«Le manoir des seigneurs...» Le Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal est toujours habité par les sulpiciens depuis 1685. Photo : Maurice Desnoyers, 1991. (Archives de Saint-Sulpice, Montréal).

Jardin de 1686 du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal. Photo de René Marinier, p.s.s., 1975. (Archives de Saint-Sulpice, Montréal).

l'endroit où s'exerça leur ministère. Ce fut d'abord dans la paroisse «urbaine» Notre-Dame et à Bon-Secours, puis, au fur et à mesure du déploiement de la population, dans onze paroisses «rurales» de l'île de Montréal et de la seigneurie de Saint-Sulpice. Ils furent aussi responsables, pour des temps variables, de paroisses éloignées : Laprairie, Chambly, Longueuil, Boucherville, Verchères et Sorel sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent ; Terrebonne, Repentigny et Berthier sur la rive nord ; l'île Dupas au milieu du fleuve, entre Sorel et Berthier. Partout, en plus d'être curés, ils

contribuèrent financièrement à la construction des églises, des presbytères et des écoles. ne furent pas assez nombreux pour se permettre de quitter Montréal. Ils y fréquentèrent cependant les Amérindiens que la traite des fourrures amenait chaque année. Ils apprirent leurs langues pour les catéchiser et pour se préparer à aller dans des territoires éloignés. À partir de 1668 et jusqu'à 1680, sept d'entre eux, dirigés par Claude Trouvé, iront évangéliser les Iroquois à la baie de Kenté, au nord du lac Ontario. En 1669, Dollier de Casson et Bréhan de Galinée feront un long voyage d'exploration au lac Érié en vue d'une mission. De 1686 à 1756, en collaboration avec des prêtres des Missions étrangères, neuf sulpiciens exerceront leur ministère en Acadie auprès des Acadiens et des Micmacs. La dernière mission éloignée fut celle de François Picquet, chez les Iroquois, sur l'emplacement actuel d'Ogdensburg, New York (1749-1760). Les autres missions furent plus rapprochées : celle de Gentilly, sur trois îles du lac Saint-Louis (1673-1676), celle de Baie-d'Urfé et de l'île aux Tourtes (1703-1721), et, surtout, celles de la Montagne (1675-1692), du Sault-au-Récollet (1692-1721) et du Lac-des-Deux-Montagnes (Oka-Kanésatake), à partir de 1721.

Les sulpiciens voulaient être missionnaires auprès des autochtones. Durant la première décennie, ils



La première église Notre-Dame de Montréal fut terminée en 1683. On l'aperçoit ici au moment où s'achève la construction de la nouvelle église. Gravure de Robert Auchmaty Sproule, 1830. (Archives de Saint-Sulpice, Montréal).

contribuèrent financièrement à la construction des églises, des presbytères et des écoles.

Les sulpiciens de l'époque, et cela s'est continué jusqu'à nos jours, furent les aumôniers des premières communautés religieuses féminines de Montréal : les hospitalières de Saint-Joseph, les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, et les sœurs Grises. De plus, ils ont contribué financièrement aux œuvres de ces communautés.

Ils devinrent aussi, dès 1663, les seigneurs de l'île de Montréal et de la seigneurie de Saint-Sulpice. La Société Notre-Dame avait contracté des dettes s'élevant à 130 000 livres tournois. À Paris, M. de Bretonvilliers, considéré comme le cleric le plus riche de France, avait succédé à M. Olier comme supérieur général des sulpiciens. Il accepta, au nom de la communauté, le don onéreux de ces seigneuries. Il ne s'agissait pas là d'un geste de pure charité, car une seigneurie était un placement, un bien foncier exploitable avec profits. Au XVII^e siècle, pour les sulpiciens, les profits ont été nuls à cause des investisse-

ments considérables et du petit nombre de colons, mais ils furent importants par la suite. Il en fut de même pour le Lac-des-Deux-Montagnes dont ils devinrent les seigneurs à partir de 1717. Les historiens s'entendent pour dire que ces seigneuries ont été très bien administrées. Tout cela, ajouté aux biens personnels des sulpiciens, a permis de financer des paroisses, des œuvres de charité et d'éducation, ainsi que des missions.

SURVIVANTS SOUS LE RÉGIME MILITAIRE (1759-1764)

Après la signature de la capitulation de Québec, le 17 septembre 1759, celui qui sera le dernier évêque de la Nouvelle-France, M^{gr} Henri-Marie Dubreil de Pontbriand, déjà gravement malade, se joignit à la partie de l'armée française qui se repliait sur Montréal. Il vint se réfugier au Séminaire de Saint-Sulpice, où l'attendait son ami, le supérieur Étienne Montgolfier, qui était son vicaire général pour le district de Montréal. Il y mourra le 8 juin 1760, trois mois avant la capitulation de Montréal. Saint-Sulpice a aussi accueilli neuf séminaristes et des prêtres du Séminaire de Québec, qui avait été bombardé. La plupart demeureront à Montréal jusqu'en 1765. Les relations entre les deux communautés furent très harmonieuses. Un des séminaristes, Pierre-Mathieu Gamelin-Maugras, deviendra, après son ordination, en 1767, le premier sulpicien canadien. Autre signe de cette bonne entente : le 15 septembre 1763, les chanoines du diocèse de Québec choisirent à l'unanimité M. Montgolfier pour être le premier évêque sous le Régime anglais. Mais le général James Murray, nommé gouverneur général du Canada, mit son veto parce qu'il craignait la forte personnalité du supérieur des sulpiciens. Il préféra le chanoine Jean-Olivier Briand, plutôt timide et très dépendant financièrement.

Le gouvernement de Londres voulait au Canada un clergé national formé uniquement de prêtres séculiers, qu'il croyait plus malléables. Il avait donc décidé, en 1763, que les communautés d'hommes, qu'il considérait comme trop dépendantes de la France et de Rome, devaient disparaître lentement mais sûrement. Ces religieux ne pourraient plus se recruter, et leurs biens deviendraient la propriété de la couronne britannique. C'est ce qui se produira pour les récollets et les jésuites. M. Montgolfier réussit cependant à assurer l'avenir des sulpiciens qui consentaient à devenir citoyens britanniques au Canada, en obtenant, le 29 avril 1764, du Séminaire de Saint-Sulpice de Paris, un acte de donation complète des possessions canadiennes en faveur du Séminaire de Montréal.

DU RÉGIME ANGLAIS À AUJOURD'HUI : DE PLUS EN PLUS FORMATEURS DE PRÊTRES

À cause des décès et des départs, de 45 qu'ils étaient en 1755, les sulpiciens se trouvèrent réduits à 28 en 1764, dont un clerc, Jean Girard, musicien et maître d'école. Comme ils ne pouvaient plus se recruter en France et que les vocations canadiennes étaient rares, ils ne seront que 7 en 1792 : 2 Français et 5 Canadiens. Mais la Révolution française va les aider... Chassés de France et réfugiés à Londres, 18 sulpiciens

auront la permission de venir au Canada de 1793 à 1802 ; on était assuré qu'ils ne prêcheraient pas la révolution. Le recrutement en France sera permis à partir du milieu du XIX^e siècle, si bien qu'en 1900, il y aura autant de sulpiciens français que de canadiens : une quarantaine pour chaque groupe. En 1921, seront créées trois provinces sulpiciennes : française, canadienne et



américaine. La province canadienne ira œuvrer et se recruter au Japon et en Colombie ; elle atteindra un maximum de 171 sulpiciens, en 1964.

Ils continueront à être les aumôniers des trois communautés féminines pionnières, auxquelles s'ajoutera, en 1867, celle des Petites Filles de Saint-Joseph, dont les fondateurs, avec mère Julie Dauth, étaient les sulpiciens Antoine Mercier et Damien Tambareau. Ils ont continué aussi à gérer leurs trois seigneuries. Le 8 juin 1840, en raison sans doute de leur loyauté constante envers Londres, ils ont enfin été confirmés dans tous leurs biens, à condition qu'en particulier

L'actuelle église Notre-Dame a remplacé, en 1829, l'ancienne église de Montréal de 1683. Les sulpiciens en sont les desservants depuis les débuts. Photographie André Tremblay. (Archives de Saint-Sulpice, Montréal).

les marchands anglais puissent devenir propriétaires de leurs emplacements « moyennant un certain prix et des indemnités, convenus, arrêtés et déterminés ». Ce fut là le début de la fin du régime seigneurial.

Ils ont persévéré dans leur ministère auprès des autochtones d'Oka. De plus, Louis-Charles Lefebvre de Bellefeuille, de 1836 jusqu'à sa mort en 1838, est allé évangéliser avec grand succès les Algonquins du nord-ouest : en Abitibi et au Témiscamingue. Dans la mesure de leur nom-

doyens à l'Université de Montréal en théologie, lettres, philosophie et même en musique (Clément Morin, de 1954 à 1968).

Les sulpiciens ont aussi contribué à la vie culturelle à Montréal. C'est ainsi que la Bibliothèque Saint-Sulpice est devenue la Bibliothèque nationale du Québec en 1967. Même si, récemment, les sulpiciens se sont retirés complètement des collèges, on peut avoir une idée de leur engagement par la liste des institutions qu'ils ont dirigées : le Collège de Montréal, durant 235 ans (1767-1992), le Séminaire de Philosophie (1876-1969), l'École sacerdotale Saint-Jean-l'Évangéliste (1911-1927), le Collège André-Grasset (1927-1994) et le Collège Jean-Jacques Olier (1951-1965).

Cependant, par la force des circonstances, un souci est devenu majeur : la formation des prêtres. Dès 1840, M^{re} Bourget demandait aux sulpiciens de fonder le Grand Séminaire de Montréal. Plus de 6 000 prêtres y ont été formés à ce jour. En 1888, ce fut le début du Collège canadien de Rome qui accueille les prêtres étudiants. Au Canada, les sulpiciens ont dirigé aussi le Grand Séminaire de Saint-Boniface de 1954 à 1968, et sont responsables du Grand Séminaire d'Edmonton depuis 1990. De plus,



Le Grand séminaire de Montréal de 1857 est toujours dirigé par les sulpiciens. Photographie : Claude Turmel, 1990. (Archives de Saint-Sulpice, Montréal).

bre, ils ont continué à collaborer à la pastorale paroissiale. En 1900, ils avaient la responsabilité de quatre paroisses : Notre-Dame (dont le territoire avait été extrêmement réduit lors de son démembrement à partir de 1867), Saint-Jacques, Saint Patrick et Oka, et de deux chapelles : Notre-Dame-de-Bon-Secours et Notre-Dame-de-Lourdes. Dans le premier quart du XX^e siècle, ils ont laissé Saint Patrick. En 1971, ils ont pris en charge Sainte-Catherine-Labouré. Ils ont laissé la pastorale d'Oka, en 1997.

Des sulpiciens ont exercé des ministères plus spécialisés et certains ont même été des initiateurs : Jean-Baptiste Desrosiers (1896-1963), fondateur et directeur de l'Institut Pie-XI, école d'éducation populaire (1938 à 1963) ; Olivier Maurault (1886-1968), historien, recteur de l'Université de Montréal de 1934 à 1955 ; Wilfrid Éthier (1905-), fondateur et directeur (1943-1978) de l'Institut canadien d'orientation professionnelle ; Robert-Claude Bérubé (1929-1991), directeur de l'Office national des communications sociales (1970-1991) et autorité mondialement reconnue en cinéma ; Albert Lapointe (1921-), fondateur et animateur des Foyers Notre-Dame et du Mouvement couple et famille de 1954 à nos jours. Plusieurs ont été professeurs et quelques-uns

Les évêques et les cardinaux sulpiciens de la province canadienne

Au Canada, neuf sulpiciens sont devenus évêques dont deux cardinaux : M^{re} Pierre-Herman Dosquet (1691-1777), 4^e évêque de Québec en 1733 ; M^{re} Jean-Jacques Lartigue (1777-1840), 1^{er} évêque de Montréal en 1836 ; M^{re} Armand-François-Marie de Charbonnel (1802-1891), 2^e évêque de Toronto en 1850 ; M^{re} Pierre-Adolphe Pinsoneault (1815-1883), 1^{er} évêque de London en 1856 ; M^{re} Patrick Phelan (1795-1857), évêque à Kingston en 1843 ; M^{re} Michael O'Farrel (1832-1894), évêque de Trenton en 1881 ; M. le cardinal Paul-Émile Léger (1904-1991), archevêque de Montréal en 1950 ; M. le cardinal Édouard Gagnon (1918-), évêque de Saint-Paul en 1969, puis président du Conseil pontifical pour la famille ; M^{re} Gérard Tremblay (1918-), évêque auxiliaire à Montréal en 1981. Trois sulpiciens de la province canadienne de Saint-Sulpice sont devenus évêques au Japon et en Colombie : M^{re} Pierre-Saburo Hirata (1913-), évêque de Oita en 1962 et de Fukuoka en 1969 ; M^{re} Alberto Giraldo (1934-), évêque auxiliaire à Popayan en 1974, évêque de Chiquiquira en 1977 et de Cucuta en 1984, archevêque de Popayan en 1991 et de Medellín en 1996 ; M^{re} Rodrigo Arango (1925-), évêque auxiliaire à Medellín en 1981 et évêque de Buga en 1985.

malgré une quasi-faillite financière dans les années 1930, ils sont allés former des prêtres au loin : au Japon (à partir de 1933), en Amérique latine (à partir de 1949) et au Zaïre, à Kinshasa (de 1968 à 1972). Ils dirigent actuellement le Grand Séminaire de Fukuoka au Japon, quatre Grands Séminaires en Colombie : à Manizales, Zipaquirá, Cali et Cucuta, et deux Grands Séminaires au Brésil : à Brasilia et Londrina.

Notons finalement qu'au Canada, neuf sulpiciens sont devenus évêques dont deux cardinaux. Un sulpicien japonais est devenu évêque au Japon et deux sulpiciens colombiens le sont devenus en Colombie.

En 1999, dans la province canadienne, il y a 116 sulpiciens : 8 Japonais, 31 Colombiens, 77 Canadiens et une dizaine de candidats. ♦

Pour en savoir plus :

Brigitte Caulier, Lucien Lemieux, Nive Voisine, Guy Lapperrière et al. *Les prêtres de Saint-Sulpice au Canada : grandes figures de leur histoire*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992, 427 p.

Gilles Chaussé, s.j. *Jean-Jacques Lartigue [sulpicien], premier évêque de Montréal*. Montréal, Fides, 1980, 275 p.

Josée Desbiens. *Au service du couple et de la famille : Albert Lapointe [sulpicien], les Foyers Notre-Dame, le Mouvement couple et famille*. Montréal, Fides, 1998, 243 p.



Élisabeth Gallat-Morin. *Jean Girard [clerc sulpicien], musicien en Nouvelle-France : Bourges, 1696 – Montréal, 1765*. Sillery, Septentrion, 1993, 340 p.

Rolland Litalien, p.s.s., dir. *Le Grand Séminaire de Montréal de 1840 à 1990 : 150 années au service de la formation des prêtres*. Montréal, Éd. du Grand Séminaire de Montréal, 1990, 462 p.

Les sulpiciens canadiens sont allés à Fukuoka, au Japon, en 1933, pour y former des prêtres. Ici, le Grand séminaire construit en 1951. (Archives du Séminaire de Saint-Sulpice de Fukuoka).

Rolland Litalien, p.s.s., est historien et responsable du Centre d'archives du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal.

Singulier

Les Éditions du Singulier Ltée
30, place Giroux,
Laval, Québec
H7N 3J2

Guy Lafèche éditeur

« Ivres de carnage et de sang, les Iroquois inventèrent contre le P. Lalemant des raffinements de cruauté dignes de l'enfer. Ils lui arrachèrent les yeux et mirent à la place des charbons ardents. Son supplice fut prolongé pendant un jour et une nuit entière; et ce ne fut que le lendemain de sa captivité, vers neuf heures du matin, que l'un d'eux fatigué de le voir languir si longtemps, mis un terme à ses maux en lui fendant la tête d'un coup de hache. Le P. de Brébeuf avait cueilli sa couronne avant lui. Il rendit le dernier soupir après trois heures de tortures. Les barbares lui arrachèrent le cœur et le dévorèrent entre eux, croyant ainsi s'incorporer une partie de son courage » — Henry-Raymond Casgrain. *Mais qu'y a-t-il donc de vrai dans cette histoire épouvantable qui s'enseignait à la petite école il n'y a pas si longtemps ?*

Guy Lafèche

LES SAINTS MARTYRS CANADIENS, 5 volumes reliés :

1. *Histoire du mythe* (336 pages, 60 \$),
2. *Isaac Jogues* (332 pages, 40 \$),
3. *Jean de Brébeuf* (244 pages, 50 \$),
4. *Charles Garnier* (330 pages, 50 \$),
5. *Le Martyre de la nation huronne et sa défaite avec Dollard des Ormeaux* (412 pages, 60 \$) — Total : 260 \$.

AVIS — Les Éditions du Singulier Ltée considèrent que le présent ouvrage s'adresse à un public averti, car il contient des scènes de violence, l'exposé de comportements sadomasochistes et des analyses de comportements religieux.

L'ÎLOT DES PALAIS

Comme les intendants Talon, de Meulles,
Bégon, Hocquart et Bigot...

... VENEZ
FOULER
LE SOL

de ce haut lieu de
l'histoire de la capitale.

- Vestiges archéologiques
- Exposition multimédia
- Activités éducatives
- Visites commentées
- Centre de documentation
- Boutique

8, RUE VALLIÈRE
QUÉBEC
(au pied de la côte du Palais)

Renseignements
et réservations
(418) 691-6092

L'ÎLOT
DES PALAIS

Société du
patrimoine urbain
de Québec

Entente
sur le développement
culturel
de Québec

Québec